

*Petite*



*Plume*

**Karpok**

# Petite Plume

Karpok

Pour Caroline

Vole petite plume ! Vole !

Une douce brise d'Ouest soufflait lentement du rivage. Les premiers rayons de soleil caressaient les premières maisonnettes du village. La plaine baignait dans un océan de reflets dorés. De fines gouttes de rosée recouvraient des tapis de fleurs qui exhalaient leur plus agréable parfum. Quelques amoncellements celtiques étendaient leur ombre, dessinant dans le paysage de savantes figurines. Mais dans la vallée endormie, tout était encore calme et paisible et personne pour contempler ce magnifique spectacle de la nature. La matinée s'annonçait déjà douce et belle.

Là à l'abri d'une petite butte s'étendait un vaste lac d'argent dans lequel se reflétait un ciel d'azur. Une eau pure et limpide sur laquelle naviguaient les premières feuilles tombées en ce début d'automne. Et tel sur un gigantesque nénuphar bleu une famille de cygnes d'un blanc éclatant fleurissait en son centre. Un peu plus loin au nord un groupe de canards se livrait à une petite pêche matinale. Voguant fièrement, le cou droit, ils filaient sur les eaux, puis soudain s'arrêtaient et plongeaient la tête la première sous la surface naquée. Ils refaisaient surface quelques secondes plus tard, une petite tanche dans le bec. Ils revenaient alors vers le rivage pour apporter leur prise aux plus jeunes. Puis le balaie incessant reprenait.

Moins majestueux que leurs cousins cygnes, ils arboraient un plumage noir sur lequel l'eau s'écoulait lentement avec des reflets mats. Au fur et à mesure qu'il remontait le long du palmipède, le noir viré au marron avant d'exploser dans un panache de couleurs à la base de la tête : vert, bleu, jaune, blanc ! Propulsé par de vigoureuses petites pattes orangées, il était le roi des nageurs du lac.

Enfin l'heure du départ arriva. Il était temps de commencer le grand voyage vers le Sud. Huit heures sonnait au clochet du village voisin, lorsque la fier armada se rassembla sur les bords du lac. Ils étaient ainsi une douzaine à s'agiter sur la rive, se secouant toutes ailes déployées pour se sécher.

Puis le signe du départ fut donné. Le premier voyageur s'élança d'un grand battement d'ailes. Ces congénères s'envolèrent à sa suite. Un grand V se forma rapidement dans le ciel, une flèche vivante prête à transpercer les nuages. La formation des palmipèdes revenit à vive allure vers l'intérieur du pays. Bien alignés sur les lignes magnétiques la grande migration pouvait commencer. Au revoir la Bretagne. Au revoir notre terre natale. L'appel du soleil était le plus fort. Les voilà partis à l'aventure pour le grand voyage de leur vie.

Ils survolèrent le petit bourg voisin, passant loin au-dessus de la flèche de l'église. En bas, alors que la vie commençait à reprendre le dessus dans les rues, personne ne remarqua le large virage de la compagnie ailée en direction du Sud. Toutes ailes déployées, modèle de synchronisation et d'entente, les voyageurs inclinèrent leur assiette. Sans ralentir un seul instant, il pouvait maintenant amorcer leur longue descente vers les îles.

C'est alors, que dans un dernier battement d'aile une plume se détacha sous l'aisselle gauche du canard de tête. D'un noir éclatant, abandonnée au caprice du vent, elle balança lentement retombant calmement alors que le reste de la troupe poursuivait sa route. Ne verrait-elle jamais le Sud ? Était-elle donc destinée à finir encadrée au dessus du lit d'un jeune bambin ? Cette fois elle était abandonnée à son propre sort, loin de son maître qu'elle avait si longtemps servie. Combien de fois avait-elle déjà vu ces sœurs subirent le même sort sans jamais les revoir ? A présent c'était son tour.

La chute lui sembla durer des heures, ballottée de gauche à droite et de haut en bas, elle voyait défiler toute sa vie devant elle. Elle ne faisait nullement attention au paysage qui défilait lentement sous elle. Toutes ces splendeurs n'auraient su lui faire oublier ce qu'avait été sa vie et son monde jusqu'alors.

Le balaie se poursuivit de longues minutes. Jusque

quand ? Jusque où ? Qui aurait pu le dire ? Enfin Petite Plume toucha doucement le sol. Mais ce n'était pas la plaine où elle avait grandi. Non ici tout était gris et dur. Un bruit incessant et répétitif venait perturber ses quelques instants de répit. Une odeur d'essence emplissait l'atmosphère. Rien à voir avec les douces fragrances de l'herbe fraîche à l'aurore. Rien à voir avec les douces senteurs des fleurs aux couleurs chatoyantes. Non c'était une odeur nauséabonde, qui dérangeait, qui donnait mal à la tête, une odeur entêtante qui souillait les poumons.

La nationale ! Voilà donc ce qui l'attendait au bout de la route. Cet endroit maudit que d'aucun craignait. Lieu de bruit, de souffrance et de mort. Que de sombres histoires n'avait-elle pas entendues à son sujet ! Bien peu de ceux qui s'y étaient aventurés n'étaient revenus pour en témoigner. Il y avait bien longtemps que plus aucun canard ou quelque autre volatile ne s'en était approché.

Telle était donc la fin que lui réservait le destin. Elle percevait à présent de grosses masses en mouvement à quelques longueurs d'aile. De l'autre côté, de grands arbres abritaient maintenant la route des assauts du vent. Il n'y aurait donc pas de salut de ce vieil ami.

Une feuille tomba d'un grand hêtre et suivant le même chemin que Petite Plume, elle vint se poser juste à côté d'elle. Il ne s'écoula qu'un bref instant avant qu'une de ces masses sombres ne vint la recouvrir. Après son passage, la pauvre feuille était totalement aplatie. Les veines qui l'irriguaient autrefois avaient toutes éclatées. Sa peau, qui bien que déjà rougeâtre continuait à attester de sa haute lignée, était à présent souillée comme si elle était tombée dans une profonde flaque.

Tel était donc le sombre destin qui attendait ceux qui osaient pénétrer sur le territoire gris, royaume des grands hommes qui harcelaient les canards jusque dans leurs derniers refuges. Triste découverte. A cet instant les pensées de

Petite Plume allèrent vers ses consœurs qui, elles, avaient la chance de poursuivre leur quête.

Résignée et désespérée, Petite Plume voyait approcher sa mort à chaque nouveau vrombissement. Le prochain serait peut-être le dernier. Mais c'est alors qu'elle se sentit soulevée et bouger. Elle sentait à nouveau le vent qui filait prestement sur ses bords. Elle perçut alors un léger pincement sur sa colonne vertébrale.

Un merle ! Elle venait d'être sauvée par un merle qui la tenait à présent délicatement dans son bec et volait à vive allure. Tout étonnée encore de ce sauvetage inattendu, elle observa longuement le petit oiseau tandis que son voyage continuait. Il était d'un noir de geais. Ces plumes étaient bien moins belles que celle des canards. Elles étaient sales et n'avaient sûrement jamais connu le plaisir de la plongée sous-marine. Sans aucun doute elle avait une plus grande prestance que toutes ces petites plumes qui la toisaient à présent de haut. D'ailleurs elles n'étaient pas très causantes et semblaient bien peu civilisées.

Le merle lui poursuivait son envol, impassible. Ses petits yeux, tels deux pépites de chocolat noir, fixaient inlassablement la région qui s'étendait devant eux. Son vol était bien moins majestueux que celui des canards. Il volait ! A vive allure certes ! Mais il était clair qu'il ne connaissait rien de toutes les subtilités des courants d'air. Son vol était simple, dépourvu de tout calcul ou de toute chorégraphie. D'ailleurs il volait seul. Qui ne prêterait jamais attention à un petit volatile noir seul dans le ciel. Non, se disait Petite Plume ! Rien à voir avec les grandes formations des cols verts.

Mais tel était à présent son nouveau moyen de transport. La première surprise passée, elle commença à se demander ce qui pouvait bien encore l'attendre. Et surtout pourquoi un petit merle isolé lui prêtait une telle attention. Pourtant le petit oiseau ne faisait nullement attention à toutes ces jérémiades. Il prenait cependant grand soin de sa passagère. Il la

ménageait et prenait tout particulièrement garde de ne pas l'écraser entre ses mâchoires.

Enfin le merle ralentit sa course et amorça sa descente. Il était au-dessus d'une belle petite zone verdoyante. Un concert de gazouillis accueillit le drôle d'équipage. L'odeur de l'humus des arbres parvenait à nouveau au nez de petite plume, apaisant son trouble. La famille de Merle l'attendait debout sur une branche. Et là à l'enchevêtrement de deux branches se tenait un nid, ou du moins les vestiges d'un nid. Celui-ci avait dû être mis à mal par les derniers coups de vent. Il était percé d'une multitude de petits trous et ne tenait plus en un seul morceau que par quelque miracle.

Merle s'approcha de sa demeure et déposa délicatement Petite Plume sur le lit de brindilles. Puis avec une série de coups de bec précis et rapides il tissa autour de Petit Plume un savant réseau de mailles. Là voila prisonnière d'herbes mortes. Elle était donc destinée à devenir pièce de façade pour le nid d'une famille de merles.

La journée passa et le va-et-vient du père de famille se poursuivit. Au côté de Petite Plume se tenaient à présent des morceaux de plastique, des morceaux d'écorce d'arbre, des bouts de feuilles et des papiers de bonbon. Tout était bon pour consolider l'édifice.

Dans la soirée enfin les travaux de maçonnerie touchèrent à leur fin et la famille Merle regagna son domicile. Ainsi s'écoulèrent les jours qui suivirent, dans le quotidien de cette famille au plumage noir. Ils passaient de long moment à chanter quand ils n'étaient pas à la recherche de nourriture. Et bien que charmée les premiers jours Petite Plume avait de plus en plus de mal à supporter ces notes aiguës à longueur de journée. La température baissait graduellement et Petite Plume commençait à avoir froid. L'espoir l'abandonnait à nouveau et elle aurait sans doute préféré périr sur la Nationale que vivre ce calvaire sans fin. Sa place était dans les airs. Que n'aurait-elle pas donné pour voler à nouveau ! Mais à



présent son lot quotidien était sur cette branche biscornue.

Un matin alors que les Merle étaient partis à la recherche de leur petit déjeuner un petit moineau s'aventura à proximité du nid. La détresse de Petite Plume lui alla droit au cœur. Il lui demanda comment elle était arrivée là. Pourquoi elle, magnifique plume de canard, était-elle là seule et abandonnée ? Le récit de Petite Plume lui mis les larmes aux yeux. Mais malheureusement, lui, petit moineau, ne pouvait pas la délivrer. Et quand bien même il y parviendrait il ne pourrait jamais la porter dans son petit bec.

Toutefois ils se lièrent d'amitié. Il ne se passait pas un jour sans que Moineau ne vienne rendre visite à Petite Plume quand les Merle étaient sortis. Cette agréable compagnie lui remit du baume au cœur. Elle pensait encore beaucoup à ses amis les canards, et pourtant elle portait aussi une grande estime à Moineau. Elle découvrait que même parmi les plus petits, on peut déceler une grande richesse d'âme. Son plumage était beaucoup plus terne, d'un marron clair bien peu seyant et ses plumes étaient ridiculement petite. Et pourtant, elle lui trouva une certaine prestance, un certain charme. Derrière ces vêtements, se cachait un sacré bout d'oiseau.

Parfois il lui racontait des histoires qu'ils avaient entendues chez les hommes. Il lui expliqua notamment que ces drôles d'animaux disaient parfois : « tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir » ou « encore l'espoir fait vivre ». Et si tout ceci était vrai Petite Plume n'avait pas à s'en faire. Son heure viendrait à nouveau. Dès lors, elle sut que tout n'était pas encore fini, qu'un jour elle quitterait ce nid et accomplirait encore de grandes choses.

Un jour justement de grands bruits vinrent en contre-bas. Deux petits-hommes accouraient en criant. Il approchèrent du cerisier. Et tout d'un coup, ils commencèrent à l'escalader. Ils avançaient rapidement de branches en branches, sans regarder autour d'eux. C'était à celui qui arriverait le premier au sommet. Et naturellement ce qui devait arriver arriva. Le

premier posa une main aux croisements des deux branches et accrocha le nid. Celui-ci bascula et tomba lourdement sur le sol. Il explosa littéralement au contact de la terre. Petite plume fut projetée en arrière. Sous le choc elle perdit connaissance.

Elle fut réveillée par un bruit sourd venant de l'autre côté des vestiges du nid. Petite Plume tremblait devant cette nouvelle menace invisible. Le bruit devenait de plus en plus fort. Tout autour d'elle l'herbe volait dans tous les sens. Et un puissant courant d'air fit à nouveau basculer le nid. Petite Plume eut à peine le temps d'entre apercevoir un grand homme avant d'être à son tour balayée par le courant d'air.

Toutefois, bien que très puissant, celui-ci ne portait pas très loin. Elle se retrouva finalement perdue au milieu de brins d'herbe coupés, au sommet d'un petit monticule vert. Alors que le soleil déclinait, le vent se leva à nouveau. Et elle vit approcher Moineau : « Ah ! Te voilà enfin. Je t'ai cherchée partout. Tu vois : tu es enfin libre ! Le monde s'ouvre à nouveau à toi. »

Au cours de la nuit, le vent se leva à nouveau, emportant les dernières brindilles d'herbes aux quatre vents. Petite Plume était à nouveau portée par un voile invisible qui lui faisait prendre de l'altitude. Petite Plume volait à nouveau. Haut dans le ciel, elle jeta un coup d'œil en bas. Là se tenait immobile le grand arbre où elle avait vécu ces derniers jours. Elle eut une pensée ému pour les Merle. Après tout ils n'avaient pas été si méchant avec elle. D'ailleurs sans M. Merle que serait-elle devenue ? Mais aujourd'hui leur demeure était réduite en poussière. Eux aussi étaient sans domicile fixe. Et Moineau, son petit ami, toujours si gai, toujours là pour elle.

Par delà les nuages elle envoya un dernier au revoir à celui qui l'avait accompagnée dans ses moments de doute. Elle savait que loin de là il se tenait debout dans la nuit, fixant le ciel et chantant : « Vole Petite Plume ! Vole ! Car le bonheur

t'ouvre grand les bras ».

Et voilà comment débuta une nouvelle étape du grand voyage de Petite Plume. Sous la pâle lueur blafarde de la lune couronnée d'une multitude d'étoiles, Petite Plume resta de longues heures suspendue dans le ciel. Elle parcourut kilomètres sur kilomètres. Elle vit défiler de nombreuses terres dont les tons variaient du bleu profond des rivières au rouge des tuiles, en passant par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Au petit matin enfin, le vent tomba. Et avec lui Petite Plume amorça une lente descente. Encore loin au-dessous elle commençait à apercevoir une fine ligne qui serpentait dans la terre. Un ruisseau coulait lentement dans la prairie. En se rapprochant, Petite Plume commençait à en percevoir les rives. Elle distinguait à présent la silhouette de grands poissons qui remontaient courageusement le courant. Des truites sans doute.

Les premiers rayons de soleil se reflétaient à la surface du courant d'eau. Milles éclats d'or jaillissaient alors comme autant de petites lucioles qui se promèneraient au fil l'eau.

Petite Plume continuait toujours à glisser sur les couches d'air, bercée par le doux va et vient de sa chute. Elle vint finalement se poser sur une grande et belle feuille de chêne qui descendait le cours du ruisseau. Elle était épaisse et encore bien verte. De gros vaisseaux saillaient sa peau. Malgré la saison avancée cette feuille était encore pleine de vie. Fut-elle arrachée par le vent, par un enfant sans respect pour les vieux arbres, Petite Plume n'en su jamais rien. Quoi qu'il en soit elle continua son voyage sur ce radeau de fortune.

Allongé sur ce douillé petit matelas, elle pris le temps de contempler la vie qui continuait sur les rives. En fait, elle n'avait jamais eu l'occasion de contempler de si près la vie de la prairie. Il y avait là des tas de fourmis qui longeaient lentement le ruisseau d'un pas lent mais décidé. D'autres insectes accompagnaient ce grand défilé. Il y avait toute sorte de coléoptères, de grosses libellules qui faisait chanter l'air à

grand coup d'ailes. La caravane se retrouva un instant nez à nez avec un batracien qui vu là l'occasion de prendre un bon petit déjeuner. Mais il réalisa rapidement qu'il avait affaire à une véritable petite armée sur patte, et n'insista pas. Il préféra s'éloigner.

La végétation elle-même variait beaucoup tout le long du ruisseau. De la simple herbe folle aux roseaux en passant par les pissenlits, c'est une succession de couleurs et de senteurs nouvelles.

Petite Plume pouvait enfin prendre le temps de se reposer un peu. Elle humait l'air avec bonheur, prenant de grandes inspirations. Elle s'émerveillait devant les nuages, grands vaisseaux majestueux dans le ciel. Elle reprenait goût lentement à la vie sauvage, à la beauté de la nature. Elle savourait cette liberté retrouvée. Elle se souvenait encore de ses grandes excursions avec les canards avec une pointe de mélancolie. Elle songeait toujours au Sud. Mais elle commençait à réaliser que même loin du Sud, il y avait plein de belles choses à voir. Le monde était riche de beauté et de diversité et elle le découvrait. Elle se disait que même une vie entière ne lui suffirait plus à tout visiter. Elle avait cru connaître le monde, le comprendre, tout savoir de son environnement. Elle s'était lassée devant sa banalité. Mais à présent elle s'extasiait à nouveau. Elle réalisait que derrière chaque arbre, sous chaque caillou, à l'ombre de chaque nuage la vie était différente mais toujours tout aussi passionnante. Elle venait d'avoir la révélation de la vraie beauté. Celle qui vient de l'intérieur et vous saisit le cœur, embrase votre être tout entier et vous fait prendre conscience de la futilité de vos préoccupations quotidiennes.

Et pendant ce temps, le doux murmure de l'eau se poursuivait, toujours aussi limpide et féérique. Et puis soudain tout s'accéléra. Le mulot devint pur-sang, la mélodie devint symphonie, le ruisseau devint rivière. Ballottée plus vite et plus fort que jamais, la feuille de chêne prenait l'eau de toute

part. Le navire coulait. Le France devenait Titanic quand soudain une grande masse blanche passa rapidement à côté de l'embarcation, créant de nouveaux remous qui éclaboussèrent Petite Plume et la plaquèrent contre la feuille.

Mais le radeau était encore solide. Les larges ramures de la feuille de chêne plièrent mais elle ne se retourna pas. A présent la mer était redevenue d'huile. Le paysage défilait plus vite que jamais et les creux des vagues s'étaient fait plus profonds. Mais tout danger semblait écarté.

Remise de ses émotions Petite Plume reprit sa contemplation du paysage. A présent tout était plus grand et plus sauvage encore, à commencer par le cours d'eau lui-même. Les poissons se faisaient plus discrets, bien que plus gros que leurs cousins du ruisseau.

Aux fourmis avaient succédé des hommes portant de longues tiges de bout au bout desquelles pendaient de minces fils de nylon. Les grenouilles aussi se faisaient plus rare et restaient généralement groupées et dissimulées dans les hautes herbes.

L'eau était toutefois moins limpide et produisait un son beaucoup moins mélodieux que celui de l'écoulement du ruisseau entre les cailloux. Le charme de la beauté était rompu. Une légère brise se leva à nouveau, faisant plier les buissons qui bordaient la rivière. Et Petite Plume continuait à descendre la rivière. Toujours plus loin, toujours plus vite.

Elle ne remarqua pas tout de suite qu'elle se rapprochait du rivage, encore trop occupée à contempler le ciel. Mais elle réalisa bientôt que son navire ralentissait et que les remous se refaisaient plus violents. Enfin son radeau de fortune accosta. Il n'irait pas plus loin. La croisière s'arrêtait là.

Petite Plume resta ainsi à écouter le chant des grillons dans les fourrés alors que la feuille de chêne séchait lentement sous les rayons chaleureux du soleil. Retrouvant sa rigidité première, elle donnait à nouveau prise au vent, qui commençait à soulever ses extrémités. Plus de doute le

voyage allait reprendre. Il vint finalement une rafale un peu plus forte que les précédentes qui emporta navire et passager.

Petite Plume retrouvait son mode de transport de prédilection : la voie des airs. A chaque mètre parcouru elle reprenait un peu plus confiance. Au débat elle craignit de s'abîmer à nouveau dans masse liquide et d'être ralentie. Mais il n'en fut rien. Un courant ascendant la souleva finalement et elle repartit toujours plus haut.

Elle pouvait alors voir la rivière dans toute sa grandeur et toute sa puissance. Elle réalisa finalement que de telles proportions et un tel débit ne pouvaient être ceux d'une rivière. Non, elle avait navigué sur un fleuve impétueux et indomptable. Combien de kilomètres avait-elle bien pu parcourir ? Où était-elle à présent ? Ces grandes questions lui revinrent enfin à l'esprit.

Le soleil était déjà couché lorsque le vent l'imita. Et Petite Plume revint donc en direction du sol pour se reposer pour la nuit. Elle atterrit dans un endroit étrange, peuplé de formes géométriques, sombres et froides. Le contact même de son corps avec le sol était glacial. Elle chercha un point de repère. Mais elle était bien trop fatiguée par toutes ses péripéties et sombra dans un sommeil réparateur.

Quand elle se réveilla le lendemain tout était calme. Le ciel était redevenu d'un bleu d'azur. Une sensation de grande fraîcheur montait à ces narines. Une odeur d'eau pure et rassurante. Pourtant, ce n'était pas les mêmes mêmes senteurs que la veille sur le fleuve. Elle jeta donc un coup d'œil à la ronde.

Et là tout ce qu'elle vit n'était qu'eau. De vastes étendues liquides à perte de vue, devant, derrière, à gauche, à droite. La mer ! Elle avait pris la mer ! Elle réalisa alors que ce qu'elle avait pris dans la pénombre pour une petite bâtisse était en fait un grand bateau. En fait elle s'était posée sur une gigantesque caisse métallique qui avait déjà beaucoup souf-

fert des attaques de l'eau. Ces senteurs, c'était les embruns.

Elle avait donc parcouru tout ce chemin, des torrents qui prennent leur source dans les collines, jusqu'aux grandes étendues maritimes ! Elle en était encore toute retournée.

En bas sur le pont des hommes s'affairaient à vérifier que d'autres boîtes de métal étaient bien accrochées. Ils allaient vite et d'un pas habitué aux contraintes de la mer. Dans le ciel quelques mouettes isolées avaient osé s'avancer aussi loin du rivage et semblaient faire leurs adieux aux marins qui s'éloignaient.

Une nouvelle fois Petite Plume s'extasia devant toute cette eau. Elle avait certes déjà vu la mer. Mais elle ne s'était jamais éloignée si loin des côtes. En fait, où qu'elle puisse poser ses yeux, elle ne voyait plus aucune trace du rivage. Loin devant, le ciel et la mer semblaient se rejoindre et s'embrasser dans un dégradé de bleu. La couleur de ma mer était plus profonde que ce qu'elle n'avait jamais pu envisager même dans ces rêves les plus fous. Décidément ce périple lui réservait bien des surprises.

Cependant cette extase ne fut pas éternelle. Le temps passait et le décor ne changeait plus beaucoup. Toujours de l'eau à perte de vue. Et le ciel pour lui faire écho au-dessus. Et puis son fauteuil était toujours aussi inconfortable, froid et humide. La beauté aurait-elle donc un prix ?

Mais peu à peu le contraste entre le ciel et la mer se renforça. En haut de gros nuages gris moutonnaient. En bas les vagues se creusaient et paraissaient à présent aussi noires que la nuit. Le malaise de Petite Plume allait grandissant. Elle était à nouveau ballottée de gauche à droite et d'avant en arrière. Elle sentait le métal rugueux glisser le long de sa peau. Enfin la pluie commença à tomber. Elle était toute mouillée et collait à la boîte.

Etait-ce un mal ? Eut-elle était sèche et soumise au caprice du vent, où serait-elle allée ? Seule en pleine mer que pouvait-elle espérer ! Mais finalement les bourrasques de

vent prirent le dessus et l'arrachèrent à son lit de fortune. Elle sentit son cœur s'arrêter de battre. Cette fois elle crut bien que ce serait la fin, condamnée à errer au milieu des flots.

Mais elle se sentit brusquement écrasée contre une surface lisse mais chaude. Une sorte de grande bâche jaune avait stoppé sa course avant qu'elle ne passe par dessus bord. Elle avait ensuite glissé le long de la toile de plastique et était tombée dans une petite anfractuosité de la toile. Elle y était à l'étroit, mais au sec et à l'abri du vent.

Elle réalisa que son refuge bougeait, et à vive allure. Un mouvement qui lui semblait totalement désordonné. Elle se sentit enfin soulevée, puis plus rien. Elle était à nouveau immobile. Elle n'entendait plus le son des gouttes qui frappait la toile. Avait-il cessé de pleuvoir ? Pourtant le mouvement du bateau était toujours aussi chaotique. Et elle entendait encore le vent gronder. Enfin tout se calma pour de bon.

Son refuge sembla alors se transformer en prison. Dans l'obscurité, elle ne voyait plus rien. Elle ne sentait plus les embruns. Elle était seule et à l'étroit. Il n'y avait plus de ciel, plus de mer, plus de vent. L'attente ! Son dernier supplice !

Encore bien des longues journées s'écoulèrent de la sorte. Le désespoir reprenait peu à peu le dessus, quand le bateau sembla s'arrêter de bouger. Les assauts de la mer sur la coque semblaient à nouveau s'être apaisés. Petite Plume tendit l'oreille pour essayer d'en apprendre plus. Au cours de toutes ces longues journées dans la pénombre, l'ouïe était devenue son principal moyen de repère. Et à présent elle entendait les hommes qui s'agitaient plus que de coutûme. Autant qu'elle pu en juger, ils avaient l'air heureux.

Puis elle sentie la bâche bouger à nouveau dans un mouvement brusque. Elle se déplaçait. Au bout de quelques minutes, elle eut l'impression que sa prison de plastique s'élargissait. Elle se senti saisir par une drôle de texture qu'elle ne connaissait pas. Et là elle se retrouva nez à nez avec un



homme mal rasé, dont les yeux étaient soulignés de profondes cernes. Pourtant c'était le bonheur qui se lisait sur son visage. Il regarda tendrement Petite Plume. Puis, tendant la main il lui souffla délicatement dessus et elle s'éleva à nouveau dans le ciel.

Elle réalisa alors que le bateau avait accosté. Elle voyait de nouveau la terre se dérouler devant elle avec toutes ses couleurs, ses parfums, ses sons. Elle renaissait. Elle oublia spontanément tous ses soucis et ce laissa porter par un vent chaud et régulier.

Elle remarqua alors que la température ambiante s'était réchauffée. Était-ce déjà le printemps ? Se pourrait-il qu'elle ait voyagé si longtemps. C'est alors qu'elle l'aperçut à nouveau. Le disque solaire se dressait haut dans le ciel juste devant elle, l'invitant de ses doux rayons. Et Petite Plume flottait à nouveau, heureuse et insouciante. Tant de tracas et dans d'épreuves. Mais enfin la délivrance. Elle le savait. A présent il n'y avait plus aucun doute. Elle avait atteint le Sud. Ce Sud dont elle avait rêvé si longtemps. Il lui tendait enfin les bras.

Petite Plume s'avança plus en avant dans les terres et tandis que le vent faiblissait, elle aperçut une petite étendue d'eau devant elle. Sur celle-ci se pressaient un tas de petites taches noires. Approchant elle réalisa alors qu'il s'agissait de canards, ces amis canards qu'elle avait quittés il y avait si longtemps déjà.

Elle retomba ainsi délicatement au milieu de ses congénères qui lui firent honneur. Petite Plume avait elle aussi fait le grand voyage vers le Sud. Et elle en avait certainement vu davantage que toutes les autres petites plumes du monde. À cet instant elle eut un pensée pour Moineau, cet ami fidèle qui l'avait incité à poursuivre. Il disait que tant il y avait de la vie, il y avait de l'espoir. Et que de toute façon l'espoir faisait vivre. Et bien il avait raison. Il ne faut jamais cesser d'y croire. Car de la lumière naît la lumière.

Petite Plume avait atteint son but, elle avait retrouvé les siens. Mais jamais elle n'oublierait ce fantastique voyage qui lui avait fait découvrir tant de merveilles.